

le nom de sa mère ? Pourquoi donc n'avait-il jamais vu à la maison aucun de ces objets qui rappellent aux survivants le pieux souvenir de ceux qui ne sont plus ?

Un jour, il avait insisté auprès de son père pour savoir de quelle maladie sa mère était morte, et il se rappelait que Lebrun lui avait fermé la bouche par une de ces réponses brusques qui indiquent le mécontentement, presque l'irritation.

Beaucoup d'autres détails lui revenaient à la mémoire.

M. et Mme Villarceau, M. et Mme Delteil avaient évidemment connu sa mère ; pourquoi donc Mme Villarceau, M. et Mme Villarceau, M. et Mme Delteil n'avaient-ils jamais fait devant lui aucune allusion à sa mère.

Il fallait donc qu'il y eût une sorte de conspiration pour que le silence se fit sur elle.

Mais pourquoi, pourquoi.

Paul aurait pu aller loin, très loin à la recherche de ce " pourquoi " et deviner bien des choses ; il ne le voulut pas, par un sentiment de respect pour la femme qui l'avait mis au monde.

Il lui suffisait de comprendre qu'on l'avait enveloppé d'un mystère qu'il lui avait été interdit de pénétrer.

Il n'eut qu'à récapituler les faits, à les rapprocher les uns des autres pour arriver à cette conclusion :

Ma mère n'est pas morte !

Et il n'avait plus à se demander qui était cette femme au chapeau grenat, cette femme aux baisers.

C'était sa mère !

— Mon père et elle se sont séparés, se dit-il, je n'ai pas, quant à présent, à en savoir les causes ; je devais ne plus la revoir, puisque l'on m'a fait croire qu'elle était morte ; mais elle est ma mère, elle est ma mère ! Et, quelle que soit la profondeur de l'abîme creusé entre elle et mon père, je veux la revoir, je la retrouverai !

Après être resté quelques instants silencieux, il reprit, répondant à une de ses pensées :

— Oui, je la revois, telle qu'elle était autrefois, grande, belle, imposante. Ah ! si vaguement que ses traits soient restés dans ma mémoire, je suis sûr de la reconnaître le jour où je me retrouverai en face d'elle.

Alors en proie à une émotion indicible et ne pouvant plus se contenir il fondit en larmes.

Il ne doutait plus, il ne pouvait plus douter, cette femme, dans laquelle son père n'avait voulu voir qu'une exaltée atteinte d'un grain de folie, c'était sa mère.

Et quand sa crise de larmes eut cessé, il se demanda comment il pourrait retrouver sa mère. Où la chercher, où la découvrir dans ce grand Paris ?

Il ne songea pas à s'adresser à son père, sachant bien qu'il n'obtiendrait rien de lui et ne voulant pas, d'ailleurs, lui causer un chagrin. Et puis, si dans la femme inconnue le sculpteur sur bois avait deviné la mère de son fils, il était plus que probable qu'il ignorait où elle demeurait et sous quel nom elle se cachait à Paris.

Depuis son aventure de Bougival, Paul était triste ; après la découverte qu'il venait de faire, il le fut encore davantage.

Son père devinait ce qui le rendait ainsi soucieux, mais ayant l'air de s'en étonner, il lui demandait avec intérêt ce qu'il avait.

Paul répondait d'une façon évasive, et croyant ainsi calmer l'inquiétude du sculpteur, il s'efforçait de reprendre son humeur ordinaire.

Lucien aussi remarquait que son ami avait en tête quelque grave préoccupation ; mais avec Lucien également, Paul gardait son secret.

A son retour de Rome, le jeune artiste avait retrouvé d'anciens camarades, artistes comme lui, plusieurs qu'il avait connus à la villa Médicis, les autres avaient été ses camarades à l'école des Beaux-Arts. Il les voyait rarement, d'ailleurs, et plus rarement encore se laissait entraîner par eux dans un café.

Un jour, un ancien élève de l'école de Rome, qu'il rencontra sur le boulevard Rochechouart, le fit entrer au café du " Rat Mort " où se trouvaient quelques jeunes peintres que Paul connaissait. Ceux-ci s'empressèrent de donner place à leur table aux nouveaux venus.

Ces jeunes gens n'ignoraient pas que Paul avait failli périr dans la Seine, à Bougival ; ce qui s'était passé ce soir-là leur avait été raconté. Ils parlèrent de la femme qui s'était si vivement intéressée aux deux amis, à l'artiste particulièrement, et ils demandèrent à Paul s'il la connaissait, s'il savait qui elle était.

— Non, répondit Paul ; malgré tout ce que j'ai fait pour le savoir, cette dame m'est toujours inconnue ; pourtant je désire vivement connaître son nom et sa demeure. J'ai à la remercier d'abord et aussi à lui rendre les cinq cents francs qu'elle a donnés aux deux sauveteurs.

— La remercier, nous l'admettons ; mais lui rendre la somme qu'elle a donnée aux pêcheurs, c'est autre chose ; autant elle pourra être flattée de recevoir vos remerciements, mon cher Paul, autant elle s'indignerait, je crois, qu'on lui parlât de lui rembourser une somme qu'elle a généreusement donnée.

— Oui, mon cher Albert, vous avez raison, dit Paul.

— Ce qui est le plus surprenant dans tout cela, c'est qu'elle ne se soit pas fait connaître.

— C'est une dame qui pratique secrètement la philanthropie, opina un autre artiste ; elle cache ses bienfaits et sait se dérober modestement aux témoignages de reconnaissance.

— Il doit exister de ces sortes de femmes, répliqua Albert, mais ce n'est point au Bal des Canotiers qu'il faut les aller chercher.

On se mit à rire. Paul, lui, restait grave et toujours soucieux.

— Ainsi, Paul, reprit Albert, vous tenez beaucoup à savoir qui est cette femme ?

— Oui, beaucoup.

— Mais il y a un moyen, c'est de s'enquérir au bal des Canotiers

— Oh ! cette idée m'est venue, mais pour rien au monde je ne voudrais remettre les pieds dans cet établissement.

— Cela se comprend. Eh bien, mon cher Paul, je me charge de découvrir la dame mystérieuse ; pas plus tard que dimanche prochain, je me rendrai au bal des canotiers.

Philippe, continua Albert, s'adressant à un autre jeune artiste, voudras-tu venir avec moi ?

— Oui, et ce sera avec plaisir.

— Très certainement, nous rencontrerons là quelques jolies gommeuses de notre connaissance qui pourront nous renseigner.

— Mes chers camarades, dit Paul, vous me rendez un véritable service, et je vous en remercie d'avance.

Le soir de ce même jour, le voyant plus triste encore que les jours précédents, Lebrun dit à son fils.

— Mon cher enfant, je commence à m'inquiéter sérieusement ; il me semble que tu ne te plais plus ici avec ton père.

— Oh ! ne croyez pas cela ! protesta vivement le jeune homme.

— Regretterais-tu de ne plus être à Rome ?

— Vous savez bien, mon père, que j'ai été heureux de revenir en France et de me retrouver près de vous.

— Alors, tu t'acharnes trop à tes travaux, qui ne sont pourtant pas si pressés, car tu as des mois devant toi ; oui, tu es trop appliqué à ton travail, tu te tiens trop renfermé ; si bien aéré que soit ton atelier, il y manque le grand air qu'il faut à ta santé, et puis, tu ne te donnes pas assez de ces exercices du corps que je crois absolument nécessaires à ta jeunesse. Tu ne sors pas assez. Deux fois par jour, tu fais le trajet d'ici à ton atelier et tu en reviens, ce n'est pas suffisant ; encore une fois, tu ne prends pas assez d'exercice.

— Mais, mon père...

— Laisse-moi dire : je voudrais que tu prisses au moins deux jours par semaine pour faire des excursions dans la banlieue de Paris que tu ne connais pas encore ; ils sont ravissants, les environs de Paris, où partout s'offrent aux yeux des sites admirables. N'importe de quel côté il te plairait d'aller, tu pourrais saisir et crayonner de délicieux paysages. Tu continuerais ainsi tes études et, en même temps, tu enrichirais tes albums de dessins et de croquis dont tu aurais certainement à te servir plus tard.

— Eh bien, mon père, répondit Paul, je suivrai votre conseil ; j'irai courir un peu les environs de Paris et je crois, comme vous, que cela me fera du bien.

— Je suis enchanté de te trouver dans ces bonnes dispositions. Songe bien, mon cher enfant, que je n'ai que toi au monde, que tu as toujours été toute ma joie et que tu dois être le bonheur et la gloire de ma vieillesse.

De grosses larmes étaient venues aux yeux du sculpteur sur bois.

En proie à une vive émotion, il reprit :

— Ah ! Paul Paul, mon cher fils, si tu savais comme j'ai besoin de ton affection !

— Mon père, s'écria le jeune homme, que l'émotion du sculpteur avait gagné, doutez de mon talent, doutez de ma sagesse, mais ne doutez jamais de ma tendresse.

Le père et le fils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain, qui était un jeudi, de bon matin, Paul, vêtu d'un complet de velours marron, coiffé d'un chapeau de feutre mou et portant sur son dos le bagage ordinaire de l'artiste en tournée, se dirigea pédestrement vers la gare d'Orléans.

Il avait consulté le guide des environs de Paris. Certes, il n'était pas facile de choisir entre les localités indiquées par le guide, qu'elles se trouvaient sur la ligne de Lyon ou d'Orléans, sur la ligne de l'Est ou celle de l'Ouest ; toutes étaient également recommandées comme devant être visitées par les excursionnistes, les touristes, les artistes.

Cependant la courte notice consacrée à la petite ville de Montlhéry avait séduit Paul, et il s'était dit :

— J'irai à Montlhéry.

XIII.—COMMENT VIENT L'AMOUR

— Charmant endroit, se dit Paul Lebrun en arrivant à Montlhéry, sites variés, paysages délicieux, beaux ombrages, magnifique verdure ; tout indique la richesse de ce pays de culture.

Il eut la curiosité bien naturelle d'aller jusqu'à la vieille tour. Là, il put embrasser du regard l'ensemble du paysage qui, éclairé par un beau soleil, présentait les plus ravissants aspects.

Il s'éloigna de la tour, vieux débris du passé, descendit la pente en évitant les maisons et se trouva bientôt au bord de la petite rivière.

Maintenant il fallait choisir le site que ses crayons allaient reproduire sur le papier. Dans un espace assez restreint la nature offrait une variété de scènes entre lesquelles l'artiste pouvait hésiter.

Il se décida enfin à prendre un coin de la rivière où des arbres, des arbustes se reflétant dans l'eau, produisaient un très joli effet, sans compter une couvée de jeunes canards, couchés au soleil sur la rive opposée.

Il y avait là matière pour un tableau d'un ton calme et souriant.

Il fixa en terre l'énorme parasol qui devait l'abriter des rayons du soleil, s'installa sur son pliant et prit ses autres dispositions pour commencer son travail.